

Littérature - Imaginer l'Apocalypse

Tarmac

Le récit apocalyptique de Rivière-du-Loup

Gabrielle Caron

Numéro 165, printemps 2012
Imaginer l'Apocalypse
Les productions orales et écrites

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, G. (2012). *Tarmac* : le récit apocalyptique de Rivière-du-Loup. *Québec français*, (165), 33–35.



Tarmac

Le récit apocalyptique de Rivière-du-Loup

PAR GABRIELLE CARON*

L'Apocalypse n'était pas simplement un livre du Nouveau Testament, mais d'abord et avant tout un genre littéraire un peu comme le roman policier ou la science fiction. (Tarmac, p. 80)

Au cours des dernières décennies, plusieurs prophètes ont tenté de prédire l'apocalypse. Il suffit de penser à la panique causée par la crise technologique prévue à l'aube de l'an 2000 ou même aux suppositions liées au calendrier maya se terminant au mois de décembre 2012 pour comprendre que l'apocalypse fait partie de l'imaginaire collectif. Les humains se posent des questions sur leur mort ; ils veulent savoir à quel moment et de quelle manière elle se produira. Il n'en faut pas plus pour inspirer les artistes. Que ce soit au cinéma, en musique ou en littérature, la fin du monde est prétexte à de grandes aventures. Par contre, dans *Tarmac*¹, second roman de l'auteur québécois Nicolas Dickner, nous nous retrouvons face à une utilisation différente de l'apocalypse. On nous montre que la fin du monde n'est pas forcément collective, mais qu'elle peut, au contraire, se vivre individuellement. L'apocalypse est exploitée dans le traitement des personnages et de leur histoire, à travers les médias, ainsi que dans la symbolique de certains lieux. Dans le contexte de la chute du mur de Berlin et des inquiétudes liées aux années 1990, le lecteur assiste à plusieurs fins du monde, dont certaines paraissent petites à l'échelle planétaire, mais demeurent bouleversantes dans la vie des personnages. Toutefois, après chaque apocalypse, un espace se libère pour la construction d'un nouveau monde.



Une histoire de famille

Dans *Tarmac*, Dickner raconte l'histoire de Hope Randall, une adolescente qui se retrouve par accident à Rivière-du-Loup, avec sa mère, Ann, alors qu'elles tentent de fuir l'apocalypse prévue pour l'été 1989. Cette prédiction provient d'un rêve qu'avait fait Ann en 1966. La jeune Hope entre ensuite dans la vie de Michel Bauermann, un adolescent de son âge avec qui elle développe une grande complicité, jusqu'à ce qu'elle devienne, elle aussi, obsédée par la fin du monde. Il faut comprendre que, dans la tradition familiale des Randall, chaque membre reçoit une prémonition nocturne de la fin du monde, à l'aube de sa puberté. La date de l'apocalypse annoncée dans ce rêve se transforme alors en obsession.

Subir ou choisir sa fin du monde

Ann se soumet à la tradition familiale, alors que Hope décide de croire en une date choisie au hasard. En 1966, Ann est déçue, car sa vision nocturne demeure incomplète. Elle n'a reçu ni date précise ni détails sur les circonstances de l'apocalypse. Lorsque l'été 1989 passe sans que la fin du monde ne se produise, elle devient encore plus obsédée et névrosée : « D'après elle, la situation était limpide : si l'apocalypse ne s'était pas produite au cours de l'été 1989, tel que prévu, alors le calendrier devait être fautif. Chaque soir elle planchait sur le problème. Elle effectuait des conversions aller-retour entre le calendrier julien et le calendrier hébraïque, prétendait qu'on avait oublié de comptabiliser une poignée d'années bissextiles ici et là » (p. 39). Elle refuse d'admettre que sa prémonition se soit révélée fautive. Elle doit se convaincre que l'erreur vient du calendrier, car « pour un Randall, c'est rassurant de connaître la fin du monde. Ça sert de point de repère. Ça donne l'impression d'être en contrôle de la situation » (*ibid.*). Ann est dominée par cet héritage familial autour duquel elle a bâti sa vie. Entre les années 1966 et 1989, elle a dédié tout son

temps à se préparer à l'apocalypse. Cette impression de contrôle est entièrement perdue et ses repères commencent à s'effriter. Elle décide donc de se charger de sa fin elle-même : « Elle grillait et dévorait et buvait avec une furie consciencieuse, comme si elle tentait de déclencher son apocalypse personnelle envers et contre tout, un jour à la fois. Les petits gains menaient aux grandes victoires » (p. 105-106). La fin du monde d'Ann Randall a lieu lorsque la véritable apocalypse ne se produit pas. Voilà pourquoi elle sombre ensuite dans les vices et les habitudes malsaines. Entraîner sa propre fin lui redonne l'impression, essentielle pour les Randall, de garder le contrôle sur la situation.

Hope vit son expérience apocalyptique d'une manière bien différente de celle de sa mère. En effet, elle ne reçoit pas, à la puberté, de révélations lors d'un rêve. Comme les Randall reçoivent leur vision au début de leur puberté et que Hope n'a jamais eu ses menstruations pour des raisons qui échappent aux médecins, elle est ainsi épargnée de la tradition familiale. Nous pouvons également noter que cette absence de puberté et, par conséquent, de fertilité, fait d'elle la fin de sa lignée. Toutefois, elle décide de se servir du hasard pour trouver la date de l'apocalypse : « — Aucun rapport. Ça m'a seulement rappelé une citation célèbre d'Einstein : "Dieu ne joue pas aux dés". / Elle esquissa un sourire en coin. / — Mais Einstein se trompait, Dieu joue aux dés ! » (p. 68).

Dans ce passage, nous pouvons sentir une certaine moquerie de la part du personnage, qui met Einstein au défi. On y voit aussi une opposition de la science et de la croyance religieuse. Ce rapprochement paraît particulièrement intéressant, puisque l'apocalypse peut être vue par certains comme l'acte d'un Être supérieur, alors que d'autres la voient comme un événement lié aux sciences. Dans le roman de Dickner, on aborde surtout des thèmes scientifiques, car Hope possède un esprit cartésien et critique. Voilà pourquoi elle ne prend pas tout de suite au sérieux la date du 17 juillet 2001 que les dés lui suggèrent. Ce n'est qu'après avoir remarqué que tous les paquets de ramens Captain Mofuku indiquent le 17 juillet 2001 comme date de péremption et être tombée sur une publicité pour le livre d'un prophète prédisant la fin du monde pour cette date que Hope devient obsédée à son tour par l'apocalypse. Elle n'est toutefois pas tourmentée comme sa mère : « Je n'arrivais pas à imaginer Hope à la remorque des événements. Ça ne lui ressemblait pas – elle était trop Hope et pas assez Randall. Elle avait sûrement un plan derrière la tête » (p. 172). Cette remarque de Michel illustre bien la différence entre Hope et sa mère quant à leur relation avec l'apocalypse. Hope ne ressemble pas aux autres Randall, elle ne ressent pas la certitude maladive des membres de sa famille puisqu'elle ne ressent pas leur certitude maladive en ce qui concerne la date de la fin du monde. Elle part plutôt en quête de plus d'informations, car le 17 juillet 2001 ne représente d'abord que le résultat de son expérience avec les dés. Plutôt que de l'isoler comme sa mère, cette date l'ouvre sur le monde et l'envoie chercher des réponses à New York et à Tokyo. Lorsque Hayao Kamajii, le prophète, lui révèle que la date du 17 juillet 2001 lui vient d'une vision nocturne très réaliste, Hope arrive au bout de sa quête. « Elle se sentait enfin à l'abri » (p. 235). Nous

pouvons y voir la fin de la tradition familiale des Randall, car, cette fois, une autre personne a reçu la prophétie.

La fin du monde en direct du salon

La thématique de la fin du monde est également exploitée par la mise en scène de l'actualité internationale dans les médias. Pour Michel Bauermann, l'apocalypse se voit, mais ne se vit pas. Il en est plutôt témoin. En effet, il expérimente la fin du monde surtout grâce à la télévision. À travers son rôle de narrateur, il intègre au roman des éléments de l'actualité des années 1989 et 1990. « L'originalité de la mise en place d'un "imaginaire de la fin" vient de cette conjonction entre le discours social d'une époque (la peur d'une apocalypse nucléaire durant la fin de la guerre froide) et un groupe d'illuminés qui prédit la fin du monde depuis au moins 1835² ». Comme l'indique ici Pascal Riendeau, Michel agit un peu comme un intermédiaire entre le monde et le lecteur. Avec Hope, il passe plusieurs soirées dans la cave du bungalow de ses parents, affectueusement appelée le bunker, à regarder notamment les reportages sur l'éruption de Pompéi et la chute du mur de Berlin. « Chaque fois que l'on rencontre la fin d'un empire, écrit Donatien Mollat, l'effondrement d'une culture, le "déclin de l'Occident", une renaissance apparaît toujours, mais la rupture, l'instant même du changement peuvent être vus comme une fin de l'histoire du monde³ ». Michel est témoin de la fin d'une population et de la fin du monde soviétique. Comme l'indique Bernard Brugière, ces moments de rupture donnent l'impression d'une fin du monde au sens large, mais d'un monde qui ne nous rejoint pas tout à fait. Un monde si éloigné de notre réalité qu'il nous porte presque à croire que l'Histoire s'écrit en parallèle de nos vies. Grâce aux médias, Michel a accès à ces fins du monde lointaines. Voilà ce qui lui permet de rester à une distance critique de tous les événements de l'actualité : « Je tournai le sélecteur juste à temps pour attraper Bernard Derome en train de décliner les grands titres. Mots-clés : dévastateur, typhon, Thaïlande. [...] nous avons regardé une maisonnette soufflée au large comme un vulgaire emballage vide – de quoi donner la chair de poule. Notre bungalow aurait-il mieux tenu le coup ? » (p. 46). Les images de ce typhon rasant des villages lui viennent de la télévision, il ne les voit pas directement et n'est pas particulièrement touché. Elles ne font que provoquer un questionnement, sans pour autant susciter de réactions. Michel ne sent son monde basculer qu'une fois que Hope quitte Rivière-du-Loup. Les repères de Michel commencent alors eux aussi à s'effriter. La piscine municipale où ils allaient après le travail est détruite et le stade de baseball où ils se sont rencontrés brûle : « La démolition d'une piscine extérieure vétuste constituait un changement mineur à l'échelle d'une ville entière – même d'une ville de la taille de Rivière-du-Loup –, mais il me semblait pourtant qu'un rouage essentiel de la réalité venait de disparaître. Le monde ne tournait plus aussi rond sans cette vieille piscine en ruine » (p. 213).

Dans ce passage très important, Michel prend conscience de l'écroulement du monde qu'il partageait avec Hope. Il reconnaît que son apocalypse ne tient pas à grand-chose, mais sa sensation d'impuissance par rapport à la disparition de son amie et

de ce qui lui rappelait ses moments avec elle paraît suffisante pour le bouleverser. Après avoir regardé la chute du mur de Berlin et l'éruption de Pompéi à la télévision, dans le confort de son salon, il est maintenant frappé par la fin de son monde tel qu'il le connaissait.

Un monde de béton renaît de ses cendres

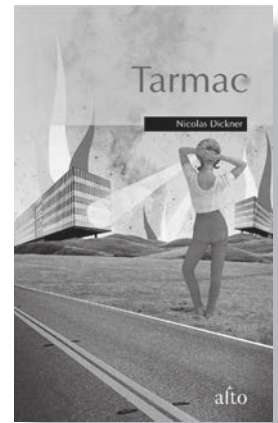
Riendeau affirme que, « chez Dickner, l'ironie touche moins directement les personnages que leur environnement ou les objets qui les entourent et les définissent⁴ ». Nous pouvons remarquer que l'environnement où évoluent les personnages ainsi que les objets qui les entourent portent également une valeur apocalyptique. Les chantiers de construction et le stade de baseball deviennent des symboles municipaux de l'actualité internationale et des catastrophes qui passionnaient tant Hope et Michel. La famille Bauermann possède une compagnie de béton. Ce détail n'est pas anodin, puisqu'on relie ce matériau aux chantiers de construction, qui symbolisent dans notre imaginaire la fin d'un monde et le commencement d'un autre. « Pour les Bauermann, le béton dépassait le simple négoce : il s'agissait d'une aventure civilisationnelle, transmissible de père en fils. Nous étions des bâtisseurs de mondes » (p. 51). Le motif du béton civilisateur n'est pas sans rappeler celui de la chute du mur de Berlin, événement qui renvoie à la destruction d'un monde pour la construction d'un nouveau. Il est aussi évoqué lors du voyage de Hope à Tokyo, alors qu'elle cherche les quartiers de la compagnie Mekiddo, où travaille le prophète qu'elle recherche. La ville se métamorphose si vite que Hope n'a pas le temps de se rendre à la compagnie, détruite et déjà remplacée. Comme la construction d'un nouvel édifice nécessite la destruction d'un autre, chaque démolition anéantit les espoirs de Hope de trouver des réponses à propos du 17 juillet 2001. Au même moment, à Rivière-du-Loup, Michel aperçoit « un profond cratère entouré de morceaux de béton, d'armature tordue et de petits bouts de tuiles turquoise. Seule parmi les décombres flottait une bouée de sauvetage rouge vif » (p. 209). Cette scène plutôt apocalyptique de ruines, où on ne retrouve comme trace du passage humain que la bouée rouge vif, décrit la piscine municipale démolie. La piscine, lieu que partagent Hope et Michel durant l'été, sort maintenant de leur vie. Sa démolition, tout comme celle du mur de Berlin, invoque une nouvelle ère, marque la fin et le début d'une étape pour les personnages.

Dans cet ordre d'idées, le stade de baseball possède des fonctions similaires. Il s'agit de l'endroit où Hope et Michel se rencontrent pour la première fois et il devient un symbole de leur relation. Le stade prend toute sa symbolique apocalyptique lorsqu'il est détruit par un incendie. « Une colonne de fumée s'élevait dans le ciel, noire sur fond noir. Je repartis sans me presser et sans me retourner. Lorsque j'arrivai à la maison, il neigeait des flocons de suie sur le quartier » (p. 215-216). Cette description rend l'atmosphère très sombre et rappelle les flammes apocalyptiques des récits de saint Jean. La suie qui tombe sur Michel jusque dans son quartier ajoute également de la force à l'image de ce stade qui brûle, puisqu'elle s'apparente au reportage sur Pompéi que les deux adolescents écoutaient

au début du roman. Michel est enseveli par la suie, comme ces gens surpris par l'éruption. Encore une fois, le monde de Hope et de Michel vit sa fin. Après ce feu apocalyptique, le stade est détruit et est remplacé par des condominiums. L'ère de ces deux adolescents paraît officiellement révolue.

Fins sans fin

Après avoir été vécue par Ann, Hope et Michel, vue à la télévision et avoir imprégné certains lieux comme la piscine municipale et le stade de baseball, l'apocalypse se révèle encore dans *Tarmac* de plusieurs manières. En effet, les références aux films de zombies, le calcul du nombre nécessaire de citrons pour égaler la puissance de la bombe d'Hiroshima, ainsi que le champ lexical guerrier peuvent soulever d'autres interprétations et questionnements au sujet des fins du monde à petite échelle. Le numéro du vol 1707, que prend Michel pour Tokyo, qui rappelle la date du 17 juillet, s'ajoute aux pistes. Nous pouvons ainsi nous demander s'il s'agit là du symbole d'une apocalypse appréhendée ou plutôt du début de la construction d'une nouvelle complicité entre les deux personnages, ou les deux. Le roman n'apporte pas plus de réponses quant au destin de Hope, de Michel et de leur fin du monde silencieuse. Chose certaine, Dickner ne se sert pas de l'apocalypse uniquement comme prétexte à son histoire. Le sujet est développé jusqu'à marquer le texte en profondeur. Le thème de la fin du monde devient un véritable « mégacitron⁵ » produisant assez d'énergie pour fournir tout le roman. □



* Étudiante en littérature, Université Laval

Notes

- 1 Nicolas Dickner, *Tarmac*, Québec, Alto, 2009, 272 p. Dorénavant la pagination apparaîtra entre parenthèses dans le texte.
- 2 Pascal Riendeau, « De la nostalgie d'un monde possible à la possible fin du monde », dans *Voix et images*, vol. XXXV, n° 1 (2009), p. 123.
- 3 Donatien Mollat, *Une lecture pour aujourd'hui : l'Apocalypse*, Paris, Éditions Du Cerf, 1984, p. 21. Cité dans Bernard Brugière, « Qu'appelle-t-on aujourd'hui littérature apocalyptique ? », dans *Âge d'or et Apocalypse*. Études réunies par Robert Ellrodt et Bernard Brugière, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986, p. 116.
- 4 Pascal Riendeau, *op. cit.*, p. 124.
- 5 *Ibid.*, p. 62.

Bibliographie

- BRUGIÈRE, Bernard, « Qu'appelle-t-on aujourd'hui littérature apocalyptique ? », dans *Âge d'or et Apocalypse*, études réunies par Robert Ellrodt et Bernard Brugière, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986, p. 113-128.
- DICKNER, Nicolas, *Tarmac*, Québec, Alto, 2009, 272 p.
- RIENDEAU, Pascal, « De la nostalgie d'un monde possible à la possible fin du monde », dans *Voix et Images*, vol. XXXV, n° 1 (2009), p. 120-125.